

—Merci bien ; ce n'est pas la peine, je peux marcher.
—Alors cela ne sera rien, n'est-ce pas.
—On ne sait pas ; ce n'est jamais le premier jour qu'on souffre, c'est plus tard.

—Comment cela vous est-il arrivé ?
—Je n'y comprends rien ; j'ai glissé.
—Vous étiez peut-être fatiguée, dit Perrine pensant à elle-même.
—C'est toujours quand on est fatigué qu'on s'estropie ; le matin on est plus souple et on fait attention. Qu'est-ce que va dire tante Zénobie ?
—Puisque ce n'est pas votre faute.

—Mère Françoise croira bien que ce n'est pas ma faute, mais tante Zénobie dira que c'est pour ne pas travailler.
—Vous la laisserez dire.
—Si vous croyez que c'est amusant d'entendre dire.

Sur leur chemin les ouvriers qui les rencontraient les arrêtaient pour les interroger : les uns plaignaient Rosalie ; le plus grand nombre l'écoutait indifféremment, en gens qui sont habitués à ces sortes de choses et se disent que ça a toujours été ainsi ; on est blessé comme on est malade, on a de la chance ou on n'en a pas ; chacun son tour toi aujourd'hui, moi demain ; d'autres se fâchaient :

—Quand ils nous auront tous estropiés !

—Aimes-tu mieux crever de faim ?

Elles arrivèrent au bureau du directeur, qui se trouvait au centre de l'usine, englobé dans un grand bâtiment en briques vernissées bleues et roses, où tous les autres bureaux étaient réunis ; mais tandis que ceux-là, même celui de M. Vulfran, n'avaient rien de caractéristique, celui du directeur se signalait à l'attention par une véranda vitrée à laquelle on arrivait par un perron à double révolution.

Quand elles entrèrent sous cette véranda, elles furent reçues par Talouel, qui se promenait en long et en large comme un capitaine sur sa passerelle, les mains dans ses poches, son chapeau sur la tête.

Il paraissait furieux :

—Qu'est-ce qu'elle a encore celle-là ? cria-t-il.

Rosalie montra sa main ensanglantée.

—Enveloppe-la donc de ton mouchoir, ta patte ! cria-t-il.

Pendant qu'elle tirait difficilement son mouchoir il arpenta la véranda à grands pas ; quand elle l'eut tortillé autour de sa main, il revint se camper devant elle :

—Vide ta poche.

Elle regarda sans comprendre.

—Je te dis de tirer tout ce qui se trouve dans ta poche.

Elle fit ce qu'il commandait et tira de sa poche un attirail de chose bizarres : un sifflet fait dans une noisette, des osselets, un dé, un morceau de jus de réglisse, trois sous et un petit miroir en zinc.

Il le saisit aussitôt :

—J'en étais sûr, s'écria-t-il, pendant que tu te regardais dans ton miroir un fil aura cassé, ta cannette s'est arrêtée, tu as voulu rattraper le temps perdu, et voilà.

—Je ne me suis pas regardée dans ma glace, dit-elle.

—Vous êtes toutes les mêmes ; avec ça que je ne vous connais pas. Et maintenant qu'est-ce que tu as ?

—Je ne sais pas, les doigts écrasés.

—Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

—C'est le père la Quille qui m'envoie à vous.

Il s'était retourné vers Perrine.

—Et toi, qu'est-ce que tu as ?

—Moi je n'ai rien, répondit-elle décontenancée par cette dureté.

—A'ors ?...

—C'est la Quille qui lui a dit de m'amener à vous acheva, Rosalie.

Ah ! il faut qu'on t'amène ; eh bien alors qu'elle te conduise chez le Dr Rochon ; mais tu sais ! je vais faire une enquête, et si tu as fait gare à toi ! Il parlait avec des éclats de voix qui faisaient résonner les vitres de la véranda, et qui devaient s'entendre dans tous les bureaux.

Comme elles allaient sortir, elles virent arriver M. Vulfran qui marchait avec précaution en ne quittant pas de la main le mur du vestibule :

—Qu'est-ce qu'il y a, Talouel ?

—Rien, monsieur, une fille des cannetières qui s'est fait prendre la main.

—Où est-elle ?

—Me voici, monsieur Vulfran, dit Rosalie en revenant vers lui.

—N'est-ce pas la voix de la petite fille de Françoise ? dit-il.

—Oui, monsieur Vulfran, c'est moi, c'est moi Rosalie.

Et elle se mit à pleurer, car les paroles dures lui avaient jusque-là serré le cœur et l'accent de compassion avec lequel ces quelques mots lui étaient adressés le détendait.

—Qu'est-ce que tu as, ma pauvre fille ?

—En voulant rattacher un fil j'ai glissé, je ne sais comment, ma main s'est trouvée prise, j'ai deux doigts écrasés... Il me semble.

—Tu souffres beaucoup ?

—Pas trop.

—Alors pourquoi pleures-tu ?

—Parce que vous ne me bousculez pas.

Talouel haussa les épaules.

—Tu peux marcher ? demanda M. Vulfran.

—Oh ! oui, monsieur Vulfran.

—Rentre vite chez toi ; on va t'envoyer M. Rochon.

Et s'adressant à Talouel :

—Ecrivez une fiche à M. Rochon pour lui dire de passer tout de suite chez Françoise ; soulignez " tout de suite ", ajoutez " blessure urgente "

Il revint à Rosalie :

—Veux-tu quelqu'un pour te conduire ?

—Je vous remercie, monsieur Vulfran, j'ai une camarade.

—Va, ma fille ; dis à ta grand-mère que tu seras payée.

C'était Perrine maintenant qui avait envie de pleurer ; mais sous le regard de Talouel elle se raidit ; ce fut seulement quand elles traversèrent les cours pour gagner la sortie qu'elle trahit son émotion :

—Il est bon, M. Vulfran.

—Il le serait bien tout seul ; mais avec le Mince, il ne peut pas ; et puis, il n'a pas le temps, il a d'autres affaires dans la tête.

—Enfin, il a été bon pour vous.

Rosalie se redressa :

—Oh ! moi, vous savez, je le fais penser à son fils ; alors vous comprenez, ma mère était la sœur de lait de M. Edmond.

—Il pense à son fils ?

—Il ne pense qu'à ça.

On se mettait sur les portes pour les voir passer, le mouchoir teint de sang dont la main de Rosalie était enveloppée provoquant la curiosité ; quelques voix aussi les interrogeaient.

—T'es blessée ?

—Les doigts écrasés.

—Ah ! malheur.

Il y avait autant de compassion que de colère dans ce cri, car ceux qui le proféraient pensaient que ce qui venait d'arriver à cette fille pouvait les frapper le lendemain ou à l'instant même dans les leurs, mari, père, enfants, tout le monde à Maraucourt ne vivait-il pas de l'usine ?

Malgré ces arrêts, elles approchaient de la maison de mère Françoise, dont déjà la barrière grise se montrait au bout du chemin.

—Vous allez entrer avec moi, dit Rosalie.

—Je veux bien.

—Ça retiendra peut-être tante Zénobie.

Mais la présence de Perrine ne retint pas du tout la terrible tante qui, en voyant Rosalie arriver à une heure insolite, et en apercevant sa main enveloppée, poussa les hauts cris :

—Te v'la blessée, coquine ! Je parie que tu l'as fait exprès.

—Je serai payée, répliqua Rosalie rageusement.

—Tu crois ça ?

—M. Vulfran me l'a dit.

Mais cela ne calma pas tante Zénobie qui continua de crier si fort que mère Françoise, quittant son comptoir, vint sur le seuil ; mais ce ne fut pas par des paroles de colère qu'elle accueillit sa petite fille : courant à elle, elle la prit dans ses bras :

—Tu es blessée ? s'écria-t-elle.

—Un peu, grand-maman, aux doigts, ce n'est rien.

—Il faut aller chercher M. Rochon.

—M. Vulfran l'a fait prévenir.

Perrine se disposait à les suivre dans la maison, mais tante Zénobie se retournant sur elle l'arrêta !

—Croyez vous que nous avons besoin de vous pour la soigner ?

—Merci, cria Rosalie.

Perrine n'avait plus qu'à retourner à l'atelier, ce qu'elle fit ; mais au moment où elle allait arriver à la grille des sheds, un long coup de sifflet annonça la sortie.

XVIII

Dix fois, vingt fois pendant la journée, elle s'était demandé comment elle pourrait bien ne pas coucher dans la chambrée où elle avait failli étouffer et où elle avait si peu dormi.

Certainement, elle y étoufferait tout autant la nuit suivante et elle ne dormirait pas mieux. Alors, si elle ne trouvait pas dans un bon repos à réparer l'épuisement de la fatigue du jour, qu'arriverait-il ?

C'était une question terrible dont elle pesait toutes les conséquences ; qu'elle n'eût pas la force de travailler, on la renvoyait et c'en était fini de ses espérances ; qu'elle devint malade, on la renvoyait encore mieux, et elle n'avait personne à qui demander soins et secours ; le pied d'un arbre dans un bois, c'était ce qui l'attendait, cela et rien autre chose.

Il est vrai qu'elle avait bien le droit de ne plus occuper le lit payé par elle ; mais alors, où en trouverait elle un autre, et surtout que dirait elle à Rosalie pour expliquer d'une façon acceptable que ce qui était bon pour les autres ne l'était pas pour elle ? Comment les autres, quand elles connaîtraient ses dégoûts, la traiteraient-elle ? N'y aurait-il pas là une cause d'animosité qui pouvait la contraindre à quitter l'usine ? Ce n'était pas seulement bonne ouvrière qu'elle devait être, c'était encore ouvrière comme les autres ouvrières.

Et la journée s'était écoulée sans qu'elle osât se résoudre à prendre un parti.

Mais la blessure de Rosalie changeait la situation. Maintenant que la pauvre fille allait rester au lit plusieurs jours sans doute, elle ne saurait pas ce qui se passerait à la chambrée, qui y coucherait ou n'y coucherait point, et par conséquent ses questions ne seraient pas à craindre. D'autre part, comme aucune de celles qui occupaient la chambrée ne savait qui avait été leur voisine pour une nuit, elles ne s'occuperaient pas non plus de cette inconnue, qui pouvait très bien avoir pris un logement ailleurs.

Cela établi, et ce raisonnement fut vite fait, il ne restait qu'à trouver où elle irait coucher si elle abandonnait la chambrée.